



«Aloïse», le calice jusqu'à l'oubli

En 1975, la cinéaste Liliane de Kermadec a rendu hommage à Aloïse Corbaz, artiste enfermée à l'asile, incarnée par Delphine Seyrig et Isabelle Huppert. Joyau sur la folie et la condition féminine, le film ressort en salles.

On croit souvent Liliane de Kermadec la cinéaste d'un seul film. C'est faux, elle a réalisé à partir des années 60 et jusqu'à sa mort en 2020 une petite vingtaine de films, longs et courts, divers, télé et ciné, fictions ou documentaires. Au cours de la seconde moitié de sa vie, elle mène à bien des projets autoproduits autour de figures aussi variées – mais secrètement liées par la politique et le genre – que l'éditrice de l'œuvre de Charles Fourier, Simone Debout-Oleszkiewicz (*Paris ou l'utopie perdue*, 2018), ou les femmes du mouvement révolutionnaire des Tupamaros en Uruguay (*le Cri des fourmis*, 2015).

S'il est donc faux qu'elle est la réalisatrice d'un seul film, *Aloïse* (1975), toutes ces autres productions sont invisibles, perdues, inachevées, hors circuit. Liliane de Ker-

madec est à peine une artiste mais maudite. Comme Aloïse. L'artiste suisse d'art brut Aloïse Corbaz, que la fiction ici renomme Aloïse Porraz, fut maudite parce qu'elle a passé sa vie à ne pas devenir l'artiste attendue de son ambition, par succession de ruptures, d'effacements et d'effondrements que les plans dénombrent, sans que rien ne fasse lien ni destin. Aloïse se rêvait chanteuse lyrique et libre, elle finit par écrire et peindre enfermée à l'asile (diagnostic final : démence précoce). Artiste sur le tard et dans l'obscurcissement d'un esprit pacifiste fracassé par la déclaration de guerre de 1914, elle évoque une autre peintre, cette fois d'art naïf et ayant fui le nazisme, Emma Stern, à laquelle Kermadec consacra son premier court documentaire aussi invisible que le reste : *le Temps d'Emma* (1963).

Aloïse, dans sa haute singularité, transmet l'obsession de Kermadec pour le processus de création comme phénomène de raptus, produit d'un échec. Tragédie subreptice d'une condition féminine sans destinée, Aloïse se met à peindre, mais rien dans le film n'y préparait. Elle ne sera jamais chanteuse, elle sera folle, subitement. La postérité des toiles qu'elle se mit à dessiner tard à l'hôpital

semble comme détachée de l'artiste, en tout cas détachée d'une vie qui n'explique rien, antihéroïque, saccadée.

Déliation. La rupture est au principe du récit mais sans peser, sans tenter le système d'un Alain Resnais dont on sent chez Kermadec la durable influence (elle fut photographe de plateau sur *Muriel*, où elle rencontra Seyrig ainsi que Nita Klein que l'on retrouve ici) : histoires privées malades de l'histoire et de la guerre, jointure du film d'art et du film d'anthropologie, récit lyrique et descriptif, élan empêché et behaviorisme, personnages déterminés à vivre libres mais enfermés dans des déterminismes, une inexistence étale, leurs corps entravés. Aloïse est la fiction belle et étrange de la dissociation, de la non-coïncidence de l'existence des femmes. Sa figure n'a pas droit à un destin, pas même à une fatalité. Elle n'est pas plus héroïne qu'antihéroïne. Rien n'arrive, et puis elle meurt.

Les séquences forment ici une narration plus superposée qu'enchaînée. Dans la déliaison entre les événements, la folie infuse le film, au plus proche c'est-à-dire au plus incompréhensible – l'art brut, la vie comme mauvais songe, la folie douce sans aucune douceur. Ainsi la voix

chantée ne coïncide jamais, est parfois celle de la comédienne (Huppert, qui joue Aloïse jeune) parfois non, et semble n'émaner que de cette non-concordance, à l'écho vide – en quoi l'actrice par excellence de la voix off, Delphine Seyrig (Aloïse adulte), peut s'époumoner en playback beau et douloureux, de dos face à un arbre ou à la fenêtre de sa chambre d'aliénée, en dernier chant avant la nuit définitive.

Toilettes. On a oublié Kermadec, mais pas Seyrig, et pas Huppert dont c'était un des premiers rôles. C'est donc justice : une actrice star qui a fait des films rares peut espérer un jour que sur son nom seul le film méconnu, oublié, resurgisse. La politique des auteurs ne suffit pas si l'auteur a disparu avant célébration, a tourné trop clandestinement. Liliane de Kermadec est l'autrice d'*Aloïse*, film ressuscité ne ressemblant à rien : même aujourd'hui il semble vivre tout seul hors du temps, puissant de son absolue opacité des signes, de son refus total de tenir un discours et de délivrer un message qui convienne et qui console.

C'est donc un grand film d'actrices-autrices à un seul personnage, où un duo sans aucune ressemblance et sans rencontre (Huppert-Seyrig),





à des années de là, rendent à «l'art brusque» de Kermadec sa visibilité par leur seul nom. On ne voit du processus de création dans *Aloïse*, à part la récup du papier pour ses peintures, que les toilettes hermétiquement closes dans l'asile où elle s'abrite pour dessiner. La voix aux mots décousus de Seyrig nous parvient derrière la porte dont on déchiffre l'inscription placardée : «Femmes».

CAMILLE NEVERS

ALOÏSE de LILIANE DE KERMADEC avec Delphine Seyrig, Isabelle Huppert...
1h55.

Même
aujourd'hui,
«Aloïse» semble
vivre tout seul
hors du temps,
puissant de son
absolue opacité.





Delphine Seyrig incarne la version adulte d'Aloïse Corbaz, artiste-peintre suisse à la destinée tragique.



Aloïse est un des premiers rôles au cinéma d'Isabelle Huppert, âgée de 22 ans en 1975.

PHOTO LES ACACIAS FILMS

